

Nouvelles perspectives en sciences sociales



L'affectif révélateur de l'« être-là » : éléments conceptuels, méthodologiques et empiriques

The Emotion Revealer of the “Being-there”: Conceptual, Methodological and Empirical Elements

Georges-Henry Laffont et Denis Martouzet

Volume 13, numéro 2, mai 2018

Sur le thème : Villes hypermobiles, entre régulations sociales et construction de soi

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1051115ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1051115ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Prise de parole

ISSN

1712-8307 (imprimé)

1918-7475 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laffont, G.-H. & Martouzet, D. (2018). L'affectif révélateur de l'« être-là » : éléments conceptuels, méthodologiques et empiriques. *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, 13(2), 185–214. <https://doi.org/10.7202/1051115ar>

Résumé de l'article

Cet article propose une synthèse de travaux menés depuis deux décennies sur la question du rapport à l'espace notamment dans sa dimension affective. Il en ressort que la connaissance du rapport affectif à l'espace, définie comme le résultat conjoint de l'interaction entre expériences (pratiques, pensées, actes manqués, émotions, etc., survenues en des lieux), leurs retraitements à travers les souvenirs et les projections, anticipations, permet de saisir la construction d'un « être-là » défini comme la synthèse, d'une part, de l'évaluation qualitative que l'individu fait de sa situation à un moment donné au regard de sa trajectoire et, d'autre part, de l'évaluation de ses capacités à maîtriser les distances entre sa localisation et les lieux et donc les liens qui comptent pour lui. Cet « être-là » signifie, au regard de ce qu'un individu est et/ou souhaite devenir, le maintien toujours remis en cause d'un triple équilibre dynamique : entre être à la bonne place et à la bonne distance, entre la part active du « faire avec » et sa part passive, entre un passé valorisé, dévalorisant, assumé ou rejeté et un futur souhaité ou craint.

Tous droits réservés © Prise de parole, 2018

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

L'affectif révélateur de l'« être-là » : éléments conceptuels, méthodologiques et empiriques

GEORGES-HENRY LAFFONT

UMR 5600 EVS - Isthme, ENSA de Saint-Étienne

DENIS MARTOUZET

UMR 7324 CITERES, Université de Tours

Le présent texte est un moment de synthèse à propos de travaux menés par les auteurs et le groupe de chercheurs qui y sont, de près ou de loin, associés. Il s'agit d'un ensemble composé de travaux¹ centrés autour de la notion de rapport à l'espace, en tant qu'« ensemble des manifestations du problème de la distance et du placement² » et de celle d'habiter, mobilisée ici comme construction du sens donné à la relation de l'individu au monde et à lui-même³. Cet ensemble de travaux ponctue près de deux décennies d'avancées théoriques, empiriques, méthodologiques

¹ Il s'agit de rapports de recherche liés à des contrats achevés ou en cours et de multiples publications que nous ne détaillerons pas ici, d'autres valorisations (conférences auprès du grand public), mais aussi d'échanges, de débats et de controverses. Les contrats de recherche évoqués sont Scalab-Les échelles de l'habiter (financement PUCA), EhEA-Espaces habités, espaces anticipés (financement Agence nationale de la recherche), Périvia-Le périurbain à l'épreuve des modèles d'habiter (financement PUCA), Urbaffect-Le rapport affectif envers les lieux de vie urbain (financement Région Centre).

² Michel Lussault, *L'homme spatial*, Paris, Seuil, 2007, p. 51.

³ André-Frédéric Hoyaux, « Entre construction territoriale et constitution ontologique de l'habitant : introduction épistémologique aux apports de la phénoménologie au concept d'habiter », *Cybergeo: European Journal of*

et, parfois, épistémologiques. L'ambition en est, de ce fait, multiple.

Sur le plan épistémologique, si l'on peut considérer que le thème du rapport à l'espace, notamment dans sa dimension affective, a pour origine, chez les chercheurs concernés, des interrogations qui relèvent de l'intuition quant à la manière de saisir ce rapport dans cette dimension-là, il n'en demeure pas moins que ces intuitions et les « envies de savoir » qui les précèdent, proviennent essentiellement d'un sentiment d'insatisfaction – sentiment propre à toute recherche – relative aux réponses jusqu'alors apportées⁴ doublé d'un appel à l'intégration de cette dimension⁵ en sciences de l'espace. Aussi tentons-nous ici de fournir quelques éléments de réponse à deux questions liées entre elles et de justifier et étayer ces éléments de réponse. Qu'apporte, que peut apporter de nouveau une approche par les affects à la description du rapport à l'espace et des mécanismes qui lient individu(s) et espace(s)? Et, si ce type d'approche apporte de l'original, quelle en est la spécificité? Sur le plan théorique, notre ancrage n'est pas la seule résultante de précédents travaux de recherche, il emprunte à de nombreuses sources, de la phénoménologie à l'économie spatiale, de la psychologie environnementale à la géographie, de la philosophie à la sociologie. Ces emprunts d'origines éparses n'en forment pas moins un système qui nous permet, en retour, l'ambition épistémologique évoquée précédemment. Sur le plan empirico-méthodologique, il s'agit de préciser le champ de validité de l'hypothèse que nous formulons : la connaissance du rapport affectif à l'espace, définie comme le résultat conjoint de l'interaction entre expériences (pratiques, pensées, actes manqués, émotions, etc., survenues en des lieux), leurs retraitements à travers les souvenirs et les

Geography, 2002, <http://cybergeog.revues.org/index1824.html>, consulté le 28/07/2017.

⁴ Denis Martouzet, *Ville aimable*, Tours, Presses universitaires François-Rabelais, 2014.

⁵ Béatrice Bochet et Jean-Bernard Racine, « Connaître et penser la ville : des formes aux affects et aux émotions, explorer ce qu'il nous reste à trouver. Manifeste pour une géographie sensible autant que rigoureuse », *Géocarrefour*, n° 2, 2002, p. 117-132.

projections et anticipations⁶, permet de saisir – mieux que par d'autres approches – la construction d'un « être-là ». Nous définissons cet « être-là » comme la synthèse, d'une part, de l'évaluation qualitative que l'individu fait de sa situation⁷ à un moment donné au regard de sa trajectoire (la construction temporelle de son existence) et, d'autre part, de l'évaluation de ses capacités à maîtriser les distances entre sa localisation et les lieux – et donc les liens⁸ – qui comptent pour lui. En parallèle, c'est l'occasion ici de proposer les grandes lignes de la démarche suivie dans la mise en œuvre du plus récent contrat de recherche⁹ qui a pu bénéficier des apports de travaux antérieurs, sur le plan méthodologique comme sur le plan théorique.

Enfin, nous fondant sur les premiers résultats émanant de cette recherche, nous montrons en quoi « être-là » signifie, au regard de ce qu'est un individu et/ou ce qu'il souhaite devenir, le maintien toujours remis en cause d'un triple équilibre dynamique : entre être à la bonne place et à la bonne distance¹⁰, notamment une distance acceptable aux éléments composant le territoire affectif de l'individu; entre « faire avec » actif et « faire

⁶ Denis Martouzet, « Le rapport affectif à la ville : premiers résultats », dans Thierry Paquot, Michel Lussault et Chris Younès (dir.), *Habiter, le propre de l'humain. Villes, territoires et philosophie*, Paris, La Découverte, 2007, p. 171-192.

⁷ Denis Martouzet, Héléne Bailleul et Benoît Feidel, « Les justifications de la mobilité périurbaine : mise à l'épreuve de la durabilité dans un espace intermédiaire », dans Matthieu Giroud, Héléne Mainet et Jean-Charles Édouard (dir.), *Les mobilités spatiales dans les villes intermédiaires*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires de Clermont-Ferrand, 2011, p. 11-30.

⁸ Pierre Veltz, *Des lieux et des liens : Politiques du territoire à l'heure de la mondialisation*, La Tour-d'Aigues, Éditions de l'Aube, 2004.

⁹ Le programme Urbffect, piloté par l'UMR 7324 CITERES, entre 2012 et 2016, a été financé par la Région Centre. Il associe des chercheurs de cette UMR ainsi que de l'UMR ESO, l'UMR PACTE et l'EA CEDETE. Centré sur la question de la fabrique urbaine, il traitait du rapport affectif à des lieux urbains représentatifs de modalités urbanistiques.

¹⁰ Michel Lussault, *De la lutte des classes à la lutte des places*, Paris, Grasset, 2009. La bonne place et la bonne distance, relativement à ce qui compose le monde, sont celles que ce monde octroie à l'individu, par le biais des normes implicites ou explicites qui le régissent, tempérées par les compétences de cet individu.

avec » passif¹¹; entre un passé (valorisé, dévalorisant, assumé ou rejeté) et un futur (souhaité ou craint). Ces trois équilibres renvoient, respectivement, au couple localisation/distance, aux pratiques en tant qu'elles sont localisées et partiellement dépendantes des caractéristiques du lieu et à la mobilité comprise ici en termes d'ajustement entre regret de ce qui n'est plus (qui a été) et prévision de ce qui sera (qui pourrait être).

La dimension affective du rapport au monde de l'individu, que l'on peut saisir par les évaluations qu'il fait des lieux, des liens, des distances, remet en question les supposées omniprésence et toute-puissance d'une ville et d'une vie qui seraient hypermobiles. Attachement, ancrage, sentiment d'appartenance renvoie à une temporalité de la stabilité, du changement lent (avec néanmoins parfois des ruptures brutales), une temporalité où passé, présent et futur sont étroitement imbriqués.

Nous développons cet ambitieux ensemble en débutant par l'examen des apports d'une approche par le rapport affectif à l'espace par opposition et complémentarité d'approches ressortissant de l'économie ou de la sociologie et reposant implicitement ou explicitement sur la rationalité. Cela répond à notre ambition épistémologique et procure le cadre conceptuel de la recherche Urbffect dont nous présentons différentes dimensions : héritages et spécificités théoriques et méthodologiques, terrains et techniques d'investigation, quelques aperçus en termes de résultats. Enfin, nous proposons un modèle de construction de l'« être-là », fondé sur le triple équilibre énoncé précédemment et rendant compte du sens que l'individu donne à sa situation dans le continuum espace-temps de son existence.

De l'intérêt de l'approche affective du rapport à l'espace

Qu'apportent de complémentaire et de spécifique les approches psycho-affectives dans la compréhension du rapport entretenu avec l'espace? Le faisceau de questions posées dans cette théma-

¹¹ L'expression « faire avec » a une connotation plutôt négative, de résignation de voir le champ des possibles restreint, mais « faire avec » est toujours « faire », dans un sens actif.

tique est réductible à quelques grandes entrées : qu'est-ce qui fait qu'un individu est là (et pas ailleurs)? Qu'est-ce qui fait qu'il agit ainsi ou a telle pratique en tel lieu (et non une autre pratique en ce lieu ou cette même pratique en un autre lieu)? Qu'est-ce qui fait qu'un individu va de tel lieu à tel autre (et de quelle manière et pourquoi pas autrement)? De façon synthétique, il s'agit de questions relatives à la localisation, aux pratiques spatiales et à la mobilité. Tout modèle visant la compréhension du rapport à l'espace doit prendre en compte ces trois questionnements, qu'ils soient alimentés par des approches quantitatives, qualitatives, en termes de réalité spatiale ou de représentations, etc. Notre propos est ici de montrer que les modèles actuels ou plus anciens, relevant de l'économie spatiale et portant notamment sur les choix de localisation du logement ou de lieu de consommation, aussi précis soient-ils, ne présentent pas la signification du rapport à l'espace alors que les affects sont un moyen de saisir le fait que

l'espace de notre vie n'est ni continu, ni infini, ni homogène, ni isotrope. Mais sait-on précisément où il se brise, où il se courbe, où il se déconnecte et où il se rassemble? Nous cherchons rarement à en savoir davantage et le plus souvent, nous passons d'un espace à l'autre sans songer à mesurer, à prendre en charge, à prendre en compte ces laps d'espace¹².

Plus précisément, une approche psycho-affective apporte des éléments qui, pour certains, affinent les résultats provenant des grandes disciplines spatialistes (géographie, économie spatiale, sociologie urbaine), pour d'autres, les contredisent, pour d'autres encore, par leurs natures différentes, sont complémentaires.

Des recherches à la croisée de plusieurs héritages disciplinaires

L'insatisfaction évoquée précédemment quant aux grands modèles de localisation, de mobilité ou de pratiques spatiales n'est pas le seul résultat d'analyse critique de ceux-ci. Elle est aussi alimentée par des travaux relevant d'autres disciplines ou champs du savoir ou bien d'auteurs que l'on peut qualifier d'hétérodoxes.

Ainsi, les sentiments et les émotions ont été convoqués dans un certain nombre de travaux sur les rapports qu'entretient

¹² Georges Perec, *Espèces d'espace*, Paris, Galilée, 4^e de couverture, 1974.

l'homme à l'espace et plus particulièrement à l'espace urbain. Si la géographie nord-américaine a exploré la question de la dimension affective du rapport entre individu et espace sans pour autant la qualifier à travers les travaux de Carl O. Sauer¹³, en France, ce n'est qu'en 1952 qu'Éric Dardel avance l'idée de l'existence d'une « *relation concrète qui se noue entre l'homme et la Terre*¹⁴ » que la géographie déclinera ensuite en rapport au monde et rapport aux lieux. Le sillon de l'éprouvé affectif, creusé en philosophie, rendant compte de la profonde source d'émotions qu'est l'espace construit¹⁵, fut réinvesti par la géographie¹⁶ en tant qu'amour du lieu, comme une expérience personnelle qui repose conjointement sur les dimensions construites et les dimensions naturelles de l'environnement matériel dans lequel est plongé l'être humain. En urbanisme, Kevin Lynch mobilisa les concepts de sensation, de perception, de représentation afin d'atteindre la compréhension des relations qu'un individu, ou un groupe constitué, entretient avec son environnement urbain, notamment sous l'angle de l'analyse psychologique du retentissement, en termes d'images, des dimensions matérielles de cet espace. Même s'il ne l'aborde pas directement, le statut de l'affectivité se dessine en filigrane : « celui qui possède une bonne image de son environnement, en tire une grande impression de sécurité émotive¹⁷ ».

¹³ Carl O. Sauer, « Recent Developments in Cultural Geography », dans Edward Cary Hayes (dir.), *Recent Developments in the Social Sciences*, Philadelphie, Lippincott, 1927, p. 154-212.

¹⁴ Eric Dardel, *L'homme et la terre*, Paris, Armand Colin, 1952, p. 2.

¹⁵ Gaston Bachelard, *La poétique de l'espace*, Paris, Presses universitaires de France, 1957. Pour Bachelard, les pratiques habitantes, mêmes les plus ordinaires, se fondent sur une résonance affective. Il a jeté les bases de la reconnaissance d'une forte intrication des fonctions affectives et cognitives dans la production des images associées à l'espace.

¹⁶ Yi-Fu Tuan, *Espace et lieu : la perspective de l'expérience*, Genève, In Folio, 2006.

¹⁷ Kevin Lynch, *The Image of the City*, Cambridge (Mass.), The MIT Press, 1998, p. 5.

Reprenant le flambeau, de nombreux travaux conduits en psychologie environnementale abordent le sujet¹⁸. Notons aussi, sans continuité chronologique, l'approche de Raymond Ledrut¹⁹ en sociologie, beaucoup plus récemment celle de Régine Robin²⁰ en anthropologie, qui explorent toutes deux cette étrange relation qui se noue entre les individus et les villes; celle en termes d'ambiances de Pascal Amphoux²¹; ou encore celle d'Antonio Damasio²² en neuroscience.

C'est cet héritage qui permet une analyse critique des approches du rapport à l'espace en intégrant une dimension psycho-affective.

Les interstices des modèles fondés sur la rationalité

Les approches relevant des disciplines spatialisantes reposent toutes, implicitement ou explicitement, sur une conception restrictive de l'individu qui en fait soit un acteur rationnel ou essentiellement rationnel (*i.e.* principalement et dans son essence même), quelle que soit l'extension sémantique que l'on donne à la notion de rationalité, soit un agent déterminé. L'acteur est pour l'économie et de grands pans de la sociologie, rationnel, avec cependant de grandes nuances selon que l'on se réfère à Max Weber, Raymond Boudon ou Vilfredo Pareto par exemple. Si les affects ne sont pas évacués, en revanche, ils sont systématiquement relégués au second plan, car moins faciles à saisir et, donc, laissés

¹⁸ Harold M. Proshansky, « The City and Self-Identity », *Environment and Behavior*, n° 10, 1978, p. 147-169; Irwin Altman et Setha M. Low (dir.), *Place Attachment*, New York, Plenum Press, 1992; David Mark Hummon, « Community Attachment: Local Sentiment and Sense of Place », dans Irwin Altman et Setha M. Low (dir.), *Place Attachment*, New York, Plenum Press, 1992, p. 253-277; Maria del Carmen Hidalgo et Bernardo Hernandez, « Place Attachment: Conceptual and Empirical Questions », *Journal of Environmental Psychology*, n° 3, 2001, p. 273-28.

¹⁹ Raymond Ledrut, *Les images de la ville*, Paris, Anthropos, 1973.

²⁰ Régine Robin, *Mégapolis, les derniers pas du flâneur*, Paris, Stock, 2009.

²¹ Pascal Amphoux *et al.*, *La notion d'ambiance. Une mutation de la pensée urbaine et de la pratique architecturale*, Paris, Plan Urbanisme et construction, Ministère de l'Équipement, 1998.

²² Antonio Damasio, *Le sentiment même de soi : corps, émotions, conscience*, Paris, Odile Jacob, 1999.

pour compte, simples « résidus²³ ». Remontant plus loin dans l'histoire de la pensée, le traitement quasi systématiquement positif de la Raison par opposition à la nature négative, passive, péjorative des Passions a largement contribué à la mise en valeur de ces approches. Au point que l'évocation de l'intérêt de remiser, ne serait-ce que partiellement ou momentanément, l'idée d'acteur comme objet central dans la compréhension des faits sociaux, provoque, selon Simon Laflamme, rien de moins que de la terreur et non le simple rejet de l'idée²⁴. L'être humain ne serait donc, pour un nombre conséquent de courants sociologiques que l'on ne peut détailler ici, qu'un agent déterminé : agent orienté par des habitus, par distinction, des déterminations de classe ou de reproduction sociale²⁵, déterminé par des facteurs sociopsychologiques de recherche d'entre-soi et d'imitation²⁶; mais aussi agent surdéterminé ou plutôt multidéterminé par la fracture des catégories analytiques établies, permettant la possibilité d'une individuation²⁷ et laissant croire en l'effectivité des choix possibles entre les multiples déterminations qui se croisent, se renforcent ou s'annihilent. Ces déterminations ne seraient alors plus quali-

²³ Vilfredo Pareto, *Traité de sociologie générale, Œuvres complètes*, Paris, Genève, Droz, 1968 [1917].

²⁴ Cette idée, développée par Simon Laflamme, a été notamment présentée au colloque international sur la pensée systémique complexe relationnelle, organisé par la revue *NPSS* les 7 et 8 mai 2015 à Sudbury, Ontario, Canada. Nous y voyons aussi le fait que pour le chercheur même, l'idée que l'acteur ne soit pas central dans la recherche en sciences humaines et sociales, inclut celle que le chercheur n'est pas central dans les processus de recherche. Simon Laflamme ne disqualifie pas l'acteur en agent déterminé, ce qui lui confère son statut d'acteur/agent/agi, il évoque simplement l'idée d'une sociologie relationnelle qui mette au premier plan la relation : relation entre l'acteur et l'autre, entre l'acteur et la société, entre l'acteur et l'objet technique. Voir Simon Laflamme, « Le postulat d'un acteur rationnel en sciences humaines : une demi-vérité persistante », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 11, n° 1, 2015, p. 355-375.

²⁵ Pierre Bourdieu, *La distinction*, Paris, Minuit, 1979; Anthony Giddens, *La constitution de la société*, Paris, Presses universitaires de France, 2002 [1987].

²⁶ Gabriel Tarde, *Les lois de l'imitation*, Paris, Kimé, 1993 [1890].

²⁷ Danilo Martuccelli, « Les trois voies de l'individu sociologique », *EspacesTemps.net*, 2005, Textuel, 08.06.2005, <http://espacestemps.net/document1414.html>, consulté le 25/10/2016; François Ascher, *Les nouveaux principes de l'urbanisme*, La Tour-d'Aigues, L'aube, 2001.

fiées comme telles mais comme de simples influences parmi lesquelles l'individu pourrait choisir et, à travers ces choix, être socialement valorisé; mais enfin, agent inspiré par sa capacité inéluctable de tirer parti des situations vécues dans l'interactionnisme, symbolique ou non²⁸.

Nous faisons ici l'hypothèse de la possibilité d'analyse d'interstices entre ces déterminations, qu'elles soient constitutives de l'individu (la rationalité est aussi détermination) ou qu'elles en soient extérieures. La prise en compte de ces interstices permet de considérer des « espaces de liberté » ou déterminations autres que celles mobilisées dans les approches précédemment évoquées et, par suite, d'affiner ou de compléter celles-ci.

Ainsi, est-il possible de poser l'hypothèse d'un acteur non intentionné. Paul Jalbert, de l'Université Laurentienne (Sudbury, Ontario), poursuit une recherche expérimentale²⁹ portant sur les relations au sein de foyers composés de membres d'une même famille (parent(s) avec un ou plusieurs enfants), par l'entremise de moyen de captation audiovisuelle sur le long terme. Ses premières analyses montrent que moins de 4 % des relations verbales entre individus montrent un soubassement intentionnel. Ce résultat permet de remettre en question nombre de modèles soi-disant explicatifs des faits sociaux et des interactions. Non systématiquement intentionné, l'acteur n'est alors ni rationnel, ni stratège. Est-il, pour autant, déterminé par des caractéristiques internes, par ce qui l'entoure ou par la représentation qu'il s'en fait? Non strictement rationnel, non systématiquement intentionné, l'acteur, ainsi modélisé, mobilise, dans ses délibérations, décisions et actions, ce qui relève des affects, non que nous définissions l'affectif comme le strict opposé du rationnel mais comme faisant partie de la part non rationnelle de l'individu.

Les modèles spatiaux relevant de la géographie, de l'économie spatiale ou de la sociologie urbaine, bien que reposant sur des socles extrêmement fragiles, sont considérés comme suffisants.

²⁸ Erving Goffman, *La mise en scène de la vie quotidienne*, 2 tomes, Paris, Minuit, 1973.

²⁹ Paul Jalbert, « Saisir l'acte : une contribution empirique à la sociologie relationnelle », thèse de doctorat, Sudbury, Université Laurentienne, 2016.

Ils n'en demeurent pas moins assez grossiers. Ces modèles, dont les textes regorgent en économie spatiale, portent, dans le champ de l'urbain, notamment sur la localisation résidentielle des ménages. Leurs choix semblent dépendre du rapport entre leurs ressources disponibles de façon dynamique (apport et capacité d'emprunt) et le coût du m² de logement. Ce coût serait fonction des qualités du lieu et de la distance aux aménités collectivement recherchées. Les mécanismes liés à la loi de l'offre et de la demande reposant sur des acteurs rationnels (acheteurs et vendeurs) permettent une description de la localisation résidentielle (à l'échelle d'une agglomération et de son périurbain par exemple). De multiples autres facteurs peuvent être intégrés à la modélisation (composition des ménages et besoin en surface habitable; part accordée au logement dans la distribution des dépenses des ménages, etc.), mais les postulats restent les mêmes. On retrouve des conceptions communes lorsqu'il s'agit de modèles portant, entre autres, sur la structure de la consommation, les choix relatifs à la localisation des lieux de consommation courante ou exceptionnelle. Certes, les modélisations se sont peu à peu complexifiées, à l'instar de celles de l'école de Chicago, par l'adjonction de données plus fines concernant l'espace, par la prise en compte temporelle de l'inertie du marché et son épaisseur historique mais surtout en nuanciant certains des postulats concernant l'individu, comme l'imperfection de la connaissance du marché, la dimension procédurale du mécanisme de choix³⁰. Pour autant, la majorité de ces modèles, même s'ils s'appuient sur de multiples analyses microsociologiques, ne proposent que des descriptions approximatives, à une échelle macro. Ils donnent des éléments de compréhension de la localisation par catégories de ménages et par types de localisation (ce qui se traduit spatialement par des différenciations entre quartiers). Autrement dit, à tel niveau de ressources, l'individu se localisera, avec une probabilité importante, dans tel ou tel quartier, dans telle ou telle commune parmi plusieurs. Reste à savoir

³⁰ Herbert A. Simon, « Rationality as Process and as Product of Thought », *The American Economic Review*, vol. 68, n° 2, Papers and Proceedings of the Ninetieth, Annual Meeting of the American Economic Association, 1978, p. 1-16.

pourquoi il choisit ce quartier ou cette commune en particulier et pourquoi, dans ce quartier, il opte pour tel logement parmi ceux qui sont proposés et qui correspondent à ses critères. La théorie économique standard perd de sa validité à mesure que l'on affine les catégories spatiales. Surviennent aussi, au-delà des distorsions observables, liées à la finesse du modèle relativement à la complexité territoriale, des mécanismes d'un autre ordre. Ainsi, à titre d'exemple, une étude récente³¹ a montré le déclenchement fréquent d'un mécanisme que l'on peut qualifier de « coup de cœur » chez les acquéreurs au moment de la décision d'achat lorsqu'il s'agit d'un logement qu'ils vont effectivement occuper.

On peut réaliser le même type d'analyse critique en ce qui concerne les déterminations sociales, quelle que soit la puissance qu'on leur affecte, qui recourent d'ailleurs, en les confortant et les précisant, les déterminations économiques. Elles restreignent les possibles mais ne les réduisent pas à un choix unique : il existe des quartiers bourgeois, populaires ou bobo mais les modèles sociologiques ne peuvent identifier les mécanismes de choix définitif d'un quartier de tel type parmi d'autres similaires et moins encore de tel logement dans l'ensemble disponible. Malgré la puissance de ces systèmes de détermination, il existe donc des interstices de choix. Ce n'est pas parce que les moyens des habitants conditionnent et caractérisent les zones dans lesquelles ils se localisent, ni parce qu'ils ont intégré plus ou moins fortement la compréhension de règles sociales contre lesquelles ils peuvent d'ailleurs s'opposer, que leur choix de localisation se réduit à une seule possibilité. C'est particulièrement visible en ce qui concerne la localisation résidentielle des individus, mais c'est vrai pour toute activité localisée résultant d'un choix : ce qui est en cause est le postulat d'un acteur rationnel, intentionnel, stratégique³². Parmi ces autres éléments de détermination, qui restent eux aussi nécessairement partiels, les mécanismes relevant des affects peuvent figurer.

³¹ Clément Daignan et Bastien Goulet, *Habiter et marché immobilier*, mémoire de PFE, Université de Tours, 2012.

³² Simon Laflamme, « Le postulat d'un acteur rationnel », *op. cit.*

Notre position consiste dans l'affirmation que l'analyse du rapport affectif à l'espace et aux lieux permet de combler au moins en partie ces interstices de choix que ne combleront pas d'autres approches ainsi nuancées.

De la spécificité

Une approche psycho-affective visant la compréhension des choix des individus et des actes qui en découlent permet plus de finesse dans la saisie de ses choix d'emplacement mais, corrélativement, des difficultés de généralisation, liées à la diversité des cas à considérer, en limitent la portée. Si une telle approche offre un éclairage complémentaire, c'est le croisement des approches d'ordre psycho-affective et d'ordre socio-économique qui permet d'atteindre la finesse recherchée. À mesure que l'on multiplie les analyses des conséquences associées à tel ou tel facteur, il est possible d'obtenir une localisation par type de quartier, par type de logement en fonction de leurs qualités objectives (même si elles ne sont vues que subjectivement), selon les besoins (nombre de pièces, par exemple) puis en fonction des qualités que leur attribue la personne : qualités esthétiques, rappel de souvenir, capacité du lieu ou du logement à faire se projeter la personne... La difficulté réside dans le fait que les résultats associés aux modélisations socio-économiques sont spatialisables car la transcription spatiale des facteurs sociaux se traduit de façon zonale ou par des gradients localisables alors que les résultats associés aux approches psycho-affectives le sont moins facilement, la dispersion spatiale étant la règle.

Cela suppose de changer de méthode, de laisser de côté les techniques globalisantes, statistiques, holistiques, mono- ou quasi monocausales. Changer d'échelle spatiale, si l'on recherche de la finesse dans les choix de localisation ou de pratiques spatiales, suppose de changer d'échelle sociale (pour aller vers l'individu ou le ménage, éventuellement le voisinage) ou de changer d'objet, c'est-à-dire non plus choisir une échelle sociale (de la société à l'individu) mais de traiter de la relation lieu-individu, et donc, de ne plus se centrer sur les lieux ni sur les individus ou groupes.

Prioritairement, les approches par le rapport affectif à l'espace permettent de saisir le sens que la personne donne à la dimension spatiale de son être. Par sens, nous entendons l'ensemble des connotations et dénotations que la personne attribue à un objet spatial. Au-delà de la description de l'objet (soit, en d'autres termes, sa signification la plus stricte), c'est l'ensemble des éléments de qualification que la personne lui confère, de façon à la fois unique, convenue, habituelle mais toutefois toujours subtilement changeante. Il est possible d'utiliser quatre catégories analytiques de l'expérience du rapport à l'espace, pour organiser les éléments constitutifs de ce sens : le temps, la société, l'espace et le soi :

- Le temps est vu à travers l'historicité de la personne, c'est-à-dire en quoi son histoire personnelle, objectivée rencontre l'histoire du monde qui la dépasse, alors même que l'instant présent, à la fois trace du passé et indice du futur, est la prise de la personne sur son milieu.
- La société est vue à travers la socialité de la personne qui en fait à la fois un individu unique déterminé et qui s'auto-détermine dans le champ des influences sociales. La socialité recompose le rapport à l'autre (relations, interactions, distances...) et le rapport au tout (norme et rapport à la norme, inscription dans de multiples groupes emboîtés, juxtaposés, connectés).
- L'espace entre bien évidemment dans le sens que lui confère l'individu mais aussi à celui qu'il donne à ses pratiques, par leur contenu et les représentations qui en sont faites, mais aussi par des jeux de proximité et de distance, d'emboîtement réel et d'inclusion symbolique (synecdoque, métonymie, association de ressemblance ou d'opposition).
- Le soi – la personnalité de l'être – se construit à travers le jeu conjoint – continu et toujours en situation – de la raison et des émotions. Elle en exprime sa singularité. Elle en fait un être subjectif, dont les représentations du réel sont l'expression des diverses recompositions que cet être

effectue de l'historicité, de la socialité, de la spatialité, pour les faire siennes.

Ainsi, les discours recueillis lors d'entretiens visant le sens de l'espace entremêlent tout cela, faisant qu'un lieu est à la fois un souvenir et un ensemble de possibilités, un lieu et un lieu de convergence dans un réseau, un point focal d'une zone, voire de plusieurs, un lieu réel et un lieu fantasmé, un lieu personnel et un lieu de rencontres...

Questions de méthode : saisir le sens des pratiques spatiales individuelles

Le cadre général de recherche ayant été présenté, notamment les éléments conceptuels ayant permis une évaluation de l'intérêt d'aborder le rapport à l'espace par des approches psycho-affectives, les résultats auxquels nous sommes parvenus ont pu être atteints dans un cadre empirique spécifique : une méthode, des hypothèses, des terrains, des techniques d'enquêtes.

Cadre empirique de la recherche Urbffect

Urbffect est l'acronyme d'un contrat de recherche entre l'UMR7324 CITERES (CNRS, Université de Tours) et le Conseil régional de la région Centre. Ce programme de recherche vise la compréhension des liens d'ordre affectif entre un individu et un lieu, sachant que ce dernier revêt certaines caractéristiques urbaines.

Urbffect s'inscrit à la fois dans un contexte de recherche large et dans une filiation d'un certain nombre de travaux ayant eu lieu dans cette même UMR mais avec différents partenaires (UMR ESO, UMR LADYSS). Cette recherche s'appuie également sur des réseaux informels de chercheurs touchant les questions relatives au rapport à l'espace. Il en ressort notamment une conception partagée de l'individu-aujourd'hui – notion élaborée et précisée dans ce programme Urbffect – et le sentiment d'un nécessaire équilibre entre approche par l'individu et approche par l'espace. En effet, la construction affective se forge

dans la relation individu-espace et c'est cette relation qui définit autant le lieu que l'individu³³. Espace et individu sont d'abord les moyens d'atteindre cette relation même si, par ailleurs, ils en donnent la coloration, ils en influencent la nature et la qualité.

Nous avons mis en avant, cependant, certaines hypothèses concernant les facteurs participant à la construction de ce rapport affectif relevant notamment mais pas uniquement des lieux considérés. Nous sommes partis de l'idée de l'offre, nécessairement relative, incomplète, du lieu par rapport à ses habitants, sachant que ceux-ci sont (ont été et seront) aussi habitants de multiples autres lieux qui sont autant de références cognitives et affectives, et qui entrent donc dans l'évaluation affective inconsciente ou consciente des lieux considérés dans Urbffect. Cette offre du lieu a été analysée en termes de diversité sociale, fonctionnelle, en termes d'ambiance, d'esthétique, mais aussi en termes de distance et d'accessibilité. Ainsi, nous avons un gradient allant de l'éloignement trop important (accessibilité faible) à la coprésence (accessibilité maximale). Nos hypothèses portent, synthétiquement, sur l'idée que malgré la diversité des cas d'étude et des personnes enquêtées, ce gradient intervient dans la construction du rapport affectif. Ces hypothèses impliquent à la fois « faire avec » actif et « faire avec » passif et renvoient à la dialectique entre bonne place et bonne distance³⁴.

En parallèle, nous avons fait en sorte que les lieux choisis recouvrent une certaine diversité de la région Centre, entre vallée de la Loire, quasi-banlieue parisienne et sud plus pauvre. Au-delà de cette diversité que l'on pourrait qualifier de « géo-culturelle », il y a celle des terrains particuliers : nous en avons choisi sept qui renvoient à des modes de faire urbains actuels ou hérités aisément identifiables et qui peuvent ainsi indiquer des préférences urbanistiques. Il s'agit d'une ZAC estampillée éco-quartier (Monconseil sur la commune de Tours, 37), d'un centre-ville patrimonialisé (le centre-ville médiéval de Tours, 37), d'un quartier de type

³³ Nathalie Audas, « La dynamique affective envers les lieux urbains. La place des temporalités individuelles et urbaines », thèse de doctorat, Tours, Université de Tours, 2011.

³⁴ Michel Lussault, *De la lutte des classes...*, *op. cit.*

grand ensemble en déshérence (Saint-Jean à Châteauroux, 36), une ZAC de quartier gare à Épernon (28), sur la ligne Montparnasse-Le Mans via Chartres, à quelques kilomètres de l'Île-de-France, d'un quartier pavillonnaire à Ingré (45), Mer (41), commune périurbaine lointaine, enfin la commune de Vierzon (18) en très fort déclin économique et démographique.

Un implicite existe. Le choix de lieux différents sur le plan urbanistique renvoie nécessairement à des populations qui sont, au cas par cas, homogènes et, comparativement, distinctes. Les catégories socio-professionnelles ni les types de ménages (d'ailleurs aussi fonction de l'offre spatiale en termes immobiliers) n'opposent, à strictement parler, nos terrains mais ils peuvent les différencier. Ce choix permet ainsi de montrer que si les déterminations socio-économiques existent, les aspects psycho-affectifs en remplissent ce que nous avons qualifié d'interstices.

Techniques d'enquêtes et d'analyse

Une fois les terrains délimités, un questionnaire a été diffusé à grande échelle, sur chacun d'eux. Composé de questions fermées et d'autres ouvertes, il avait pour objectif de saisir les données permettant de valider ou d'invalider l'existence de corrélations entre des variables d'évaluation affective de ce que les enquêtés nommaient « leurs » lieux et d'autres relatives aux caractéristiques de ceux-ci ou à celles des personnes. Les caractéristiques du lieu correspondent à l'hypothèse de l'offre du lieu, celles de l'individu à ce qu'il est actuellement et une mise en perspective biographique de sa situation (parcours résidentiel notamment).

Un panel plus restreint d'une trentaine de personnes sélectionnées dans l'optique d'une certaine diversité à partir de l'échantillon préalablement établi a permis d'approfondir les éléments de réponse apportés. Un entretien a donné la possibilité de retracer le parcours résidentiel dans ses détails, agrégé au parcours professionnel et familial, associant, autant que possible, chaque lieu évoqué à des activités, des relations, des impressions, des souvenirs qui, dans la restitution discursive ne peuvent se

contenter de rester sur le plan de la stricte description. Ainsi s'expriment les choix, les évaluations de tous ordres, notamment celles qui recouvrent les champs de l'affectif, mais aussi les références sur lesquels la personne insiste ou au contraire sur celles qu'elle tend à omettre plus ou moins volontairement et de manière plus ou moins subtile. Il s'agit d'approcher du sens profond attribué à chaque lieu, du moins à certains qui ont plus de sens que d'autres. C'est l'éprouvé, notamment dans sa dimension affective³⁵, qui conduit la personne à dévoiler le sens du lieu relativement au réseau de lieux qui lui permet non seulement d'être mais d'exister en situation et sur le long terme.

En termes d'analyses, cependant, il n'est pas possible de considérer ces deux temps comme indépendants et dissociés, les résultats obtenus par le premier orientant la recherche de sens pendant le second, les matériaux récoltés lors du second précisant les résultats du premier. D'une part, les résultats quantitatifs ont permis de formuler des hypothèses plus fines que celles initialement forgées, notamment sur l'importance relative de la diversité par rapport à la proximité ou l'accessibilité, hypothèses qui ont permis d'élaborer le guide d'entretien. Par exemple, il est apparu que la mobilisation de l'idée d'accessibilité découlait d'une évaluation plutôt négative des qualités de « leur » lieu dans lequel malgré tout, en partie par choix, en partie par contrainte, ils habitent. Ainsi, que penser du discours de cet habitant, Stéphanois d'origine, Vierzonnais d'adoption par mariage depuis une vingtaine d'année, et resté sur place après son divorce, quand il dit : « Vierzon, c'est bien, il y a tout, et en plus Paris est tout proche », argumentant qu'il est possible d'aller au spectacle ou faire une sortie culturelle dans la capitale et de revenir en soirée? On note surtout combien l'idée de proximité ou d'accessibilité, pour se rendre à Paris, fonctionne comme palliatif d'une pauvreté culturelle locale perçue et vécue comme telle mais niée : « il y a tout ». Ainsi, certains résultats quantitatifs ont permis de saisir

³⁵ Benoit, Feildel, « Espaces et projets à l'épreuve des affects : pour une reconnaissance du rapport affectif à l'espace dans les pratiques d'aménagement et d'urbanisme », thèse de doctorat, Tours, Université de Tours, 2011.

l'originalité ou non d'un propos, sa spécificité relative à une personne, ce qui, éventuellement est l'indice d'une distorsion relativement au ressenti réel que l'on peut supposer partagé. D'autre part, si les entretiens ont permis de saisir certains contenus de sens quant à la relation à tel lieu ou aux espaces en général, questionner à nouveau ce sens à l'aune des éléments statistiques permet d'en inférer l'origine plutôt du côté de la personne dans ce qu'elle a de spécifique et de subjectif ou plutôt du côté du lieu dans ce qu'il a, sinon d'objectif, du moins de partagé.

Tentative de modélisation de l'« être-là »

À la lumière des éléments précédents et au regard de notre thèse, tenter de cerner ce que pourrait signifier « situer l'individu » revient à acter qu'il existe deux réalités spatiotemporelles : celle du manifesté objectif (l'ensemble, tant physique qu'historique qui a été et est accessible aux sens) et celle du manifestant subjectif (l'univers de l'attente, du désir, ce qui est sur le point d'être manifesté ou que l'on souhaiterait voir se manifester). Tout ce matériau est mobilisé par l'individu en situation, tout en émergeant à ses yeux, en vue de se donner un horizon, « *une image du futur*³⁶ », image dont il s'agit de couvrir la distance tant spatiale que temporelle qui sépare le fait « d'être là » (position dans le temps et dans l'espace) de l'éventuel « je voudrais être là ».

Situer l'individu

D'un point de vue méthodologique, nous mobilisons l'individu en tant que résultat de la rencontre d'une trajectoire personnelle et d'une situation actuelle³⁷. D'un côté, la trajectoire est la succession

³⁶ Tuan Yi-Fu, *Espace et lieu : la perspective de l'expérience*, Genève, In Folio, 2006, p. 126.

³⁷ Hélène Bailleul et Benoît Feildel, « Le sens des mobilités à l'épreuve des identités spatiales : un éclairage par le récit de vie spatialisé et l'herméneutique cartographique », dans Sandrine Depeau et Thierry Ramadier (dir.), *Se déplacer pour se situer. Place en jeu, enjeux de classes*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2011, p. 25-55.

des situations passées ainsi que leurs influences sur la situation actuelle. Quant à la situation, c'est l'ensemble des éléments extérieurs à l'individu formant « le milieu de vie » (somme et interaction des influences qu'il subit ou dont il profite, des contraintes, des possibilités et impossibilités qui se présentent à lui, etc.) dans et avec lequel il déploie et construit son existence. C'est l'hypothèse d'une cohérence temporelle d'ensemble de cette trajectoire qui nous permet de mettre au jour une trame d'explications causales et conséquentielles, sans cesse ré-actualisable et réactualisée. Ainsi, l'individu d'aujourd'hui s'expliquerait, partiellement, par les individus qu'il a été précédemment et par ceux que, dans le futur, il souhaite ou craint d'être et, potentiellement, sera. Dans ce jeu, la situation influence l'individu-aujourd'hui et donc sa trajectoire mais cette même trajectoire, par son caractère cohérent et, en partie, voulu, mais à partir de la représentation que l'individu s'en fait, contribue au choix de la situation actuelle.

Toute pratique individuelle, composante d'un mode de vie et traduction « dans l'action » d'un mode d'habiter, est donc conjointement inscrite dans une durée (ou une succession de temps) et dans un espace (ou une série d'espaces emboîtés, juxtaposés ou organisés de manière réticulaire). Ainsi, l'individu peut être considéré, regardant, autant que ses représentations le lui permettent, sa trajectoire et des situations spatiales dans lesquelles il a été amené à organiser sa spatialité, comme œuvrant par continuité (héritage social, héritage familial, habitude, routine, etc.) ou par rupture. Doté de compétences, notamment spatiales, sujet à des incapacités, des prétentions (compétences pensées mais non effectives) et des complexes (compétences non pensées mais qui seraient effectives si elles étaient connues, expérimentées et reconnues), l'individu est localisé et localisable, voire multi-localisé, et mobile. Ainsi, en situation, l'individu mobilise les ressources à sa disposition : ses propres capacités et compétences, d'une part et, d'autre part, ce que lui offre ou non le territoire. Associée à la conception de l'individu telle que nous venons de

la développer, ce « faire avec³⁸ » traduit une maîtrise de l'espace entre opportunités (dimension active du « faire avec ») et contraintes (dimension passive) pour en exploiter les ressources. D'un côté, la situation précédemment évoquée désigne aussi le rapport d'une chose (d'une place, d'une personne, de phénomènes) dans l'espace avec une autre chose. Dit autrement, la situation exprime le rapport des positions (de soi, des lieux, etc.) les unes avec les autres et par rapport aux autres. Quant à l'expression « faire avec », elle exprime conjointement une certaine fatalité face à une situation de laquelle on ne peut totalement s'abstraire et le fait que, malgré tout, l'individu a prise sur la situation qui devient ainsi « sa » situation. C'est en ce double sens que l'on peut différencier un « faire avec » actif d'un « faire avec » passif. Et cette distinction, au-delà de rendre compte d'une situation au regard de faits rationnels, tangibles, quantifiables, opère aussi lorsqu'il s'agit d'expliquer le sens accordé à la place qu'un individu occupe et à la distance à laquelle se trouvent l'ensemble des liens et des lieux nécessaires au déploiement de sa vie.

Ainsi, pris dans la dynamique d'une existence, les agencements spatiaux actuels d'un individu « en situation » se trouvent fortifiés ou fragilisés par d'autres agencements relevant eux, de situations antérieures. Le territoire (affectif) de l'individu apparaît alors à la fois comme la liste des entités dont il dépend, mais aussi la mise en système de ces entités. Au final, dans ce dispositif, ce qui compte n'est pas forcément la position géographique où telles ou telles entités (matérielles ou immatérielles), par nature d'une grande hétérogénéité, se situent, mais la capacité que chacun a de se garantir l'accès à cette liste d'entités et de liens entre ces entités. Dit autrement, ce qui compte, c'est la sagacité réelle ou imaginée dont peut user un individu pour faire – activement – avec l'espace et affirmer être à la bonne place.

³⁸ Lussault, Michel, *L'homme spatial*, op. cit.

Un fait de distance(s)... affective(s)?

Le rapport à l'espace est conditionné autant par la réalité des objets qui y trouvent place que des liens qui s'y établissent entre les différentes réalités spatiales et le principal problème auquel est confrontée tout individu – et toute société – est donc la gestion des contradictions entre le proche et le lointain engendrée par la distance. Par exemple :

dans l'usage ordinaire, « place » signifie d'abord deux choses : la position que quelqu'un occupe dans la société et la localisation spatiale. [...] Cependant, les deux significations se chevauchent manifestement en grande partie : l'un semble la métaphore de l'autre. Nous pouvons nous demander laquelle de ces significations est littérale, et laquelle est une extension métaphorique? Considérons un problème analogue avec le mot « *close* » [proche]. Est-ce d'abord une mesure de rapport humain, dans le sens où « John et Joe sont des amis intimes » [*John and Joe are close friends*], ou est-ce d'abord une expression de la distance relative comme lorsque nous disons « la chaise est proche de la fenêtre [the chair is close to the window]?³⁹ .

Ainsi en est-il de l'ambiguïté du rapport à l'espace où le proche et le lointain ou encore les mécanismes d'attachement identifiés⁴⁰ ont tous du mal à se départir de leurs ambiguïtés liées à l'appréciation de la distance qui en faite.

En tant que notion, la proximité nécessite de mobiliser deux autres notions qui la cadrent et la conditionnent, la temporalité et le temps. La première peut être définie comme l'ensemble des usages et des expressions dans une existence des métriques du temps⁴¹, la seconde comme l'ensemble des relations de succession et de durée des événements mais aussi l'éventail de ses représentations et ses usages⁴². Dans ce « jeu à trois », l'enjeu est par conséquent de pouvoir donner une valeur à la distance entre deux

³⁹ André-Frédéric Hoyaux, « Habiter la ville et la montagne. Essai de Géographie Phénoménologique sur les relations des habitants au Lieu, à l'Espace et au Territoire (Exemple de Grenoble et Chambéry) », thèse de doctorat, Grenoble, Université Joseph-Fourier, 2000, p. 124. Dans cet extrait, Hoyaux propose une traduction de Tuan.

⁴⁰ Denis Martouzet, *Ville aimable*, op. cit.

⁴¹ Michel Lussault, *L'homme spatial*, op. cit.

⁴² Alexander Schnell (dir.), *Le temps*, Paris, Vrin, 2007.

réalités spatiales. Dans le monde affectif, le sentiment, la perception affective, l'affection transcendent les distances topographiques⁴³ et ce qui prime est non seulement la mesure topologique mais aussi l'importance du lien qui lie individu et lieu. Cette mesure peut être aussi bien réelle que perçue. La force du lien affectif conditionne la compétence de maîtrise topologique dont use l'individu pour évaluer la distance qui le sépare d'un lieu et la force du lien qui le lie à ce lieu.

Distance et lien peuvent se structurer « autour d'éléments d'ancrage, d'enracinement, d'attachement et l'on sait combien il est difficile, voire douloureux, d'être déraciné, de se détacher, de perdre un ancrage pour finalement dériver⁴⁴ ». Ces métaphores parlent tout d'abord de différents types de lieux : nourriciers pour l'enraciné; occasionnels dont la qualité résulte des ressources relationnelles auxquelles celui qui jette l'ancre se voit donner l'accès; de dépendance momentanée aux ressources du milieu pour celui qui s'amarre. Mais plus que de permettre de dresser un inventaire et de classer les lieux qui le composent, l'usage de ces trois métaphores permet, en situation d'entretien, d'évoquer des façons différentes d'être au lieu. En effet, « ces notions visent à rendre compte des liens émotionnels que peuvent tisser des individus avec des lieux singuliers et à saisir comment ces liens sont constitutifs de la personnalité ou de l'état momentané de la personne⁴⁵ ». L'ancrage renverrait à une inscription conjoncturelle d'un individu dans un milieu et une position spatiale donnée; l'amarrage renverrait à un lien ou un ensemble de liens que ce même individu établit au sein d'une configuration spatiale simple ou complexe; l'enracinement renverrait à une inscription structurelle, plus forte donc, mais davantage capable de menacer l'individu en question si l'environnement et la configuration spatiale venaient toutes deux à changer de nature ou s'il devait s'en éloigner. Ces attachements sont ici envisagés comme autant

⁴³ Jean-Louis Revardel, *L'univers affectif, haptonomie et pensée moderne*, Paris, Presses universitaires de France, 2003.

⁴⁴ Denis Martouzet, *Ville aimable*, *op. cit.*, p. 31.

⁴⁵ Bernard Debarbieux, « Enracinement-Ancrage-Amarrage : raviver les métaphores », *L'espace géographique*, vol. 43, n° 1, 2014, p. 71.

de traductions de « faire avec l'espace-temps », matérialisation d'un jeu perpétuel de besoins, d'aspirations, de contraintes et d'impossibilités, un équilibre instable dans une dialectique individu/société qui fait que chacun affirmera et/ou arrivera à la conclusion que sa situation actuelle est la meilleure au regard de ce qu'il souhaite faire et être. En prenant chair, l'individu, cet être situé, produit en fait les signes distinctifs, pour lui-même et pour les autres, de sa construction territoriale. Cette dernière reconfigure à tout instant le monde de l'habitant et transforme peu ou prou les agencements spatiaux de l'individu, c'est-à-dire ses manières d'être là, de faire, de penser, d'interpréter le monde et donner sens au sien.

Partant du principe auquel nous souscrivons que les réalités doivent être étudiées telles qu'elles se présentent à nous, avec le langage qui sert à les désigner⁴⁶, nous appréhendons l'explicitation du fait d'être là par une personne comme une capacité spatiale, de connaissance et ainsi d'édification de lieux et de liens signifiants. En effet, rendre compte de son placement, de sa localisation revient à se situer par rapport à d'autres placements, d'autres localisations, à effectuer une série de mouvements (cheminements cérébraux) pour atteindre autant de points de repères constituant autant de connaissances d'un espace qui devient ainsi qualifiable en quelque chose : l'espace du déploiement de son existence.

Je suis où je ne suis pas

L'homme est toujours déjà là en relation avec un monde et ce jusqu'à sa mort : il s'incarne, prend chair en tant que corps et conscience dans un lieu, une collection de lieux, dans une communauté (plus ou moins large) et en temps donné (son existence). L'homme projette, fait un jet hors de lui (ex) de son *ex*-istence (du latin *sistere*, se tenir debout) dans un monde de significativité, c'est-à-dire dans un monde d'informations (l'espace signifié des autres) et de sens (ce que l'individu porte). Exister revient ainsi

⁴⁶ Pierre Sansot, *Poétique de la ville*, Paris, Payot, 2004.

à faire l'expérience de la présence de soi et « être-là » est, pour un individu, se comprendre par la portée de ce qu'il construit (physiquement et symboliquement) et se comprendre par la prise en compte de sa situation⁴⁷. En 1637, Descartes affirme « je pense donc je suis ». L'élève Hamlet, lui, sous la plume de Jacques Prévert, répond ceci au professeur l'interrogeant : « Je suis où je ne suis pas. Et, dans le fond, hein, à la réflexion, Être « où » ne pas être, c'est peut-être aussi la question !⁴⁸ ». Pour le premier, ce qui est mis en avant est le sujet, « soi ». Pour le second, c'est l'évaluation de la place où ce « soi » se trouve au regard d'une structure spatio-temporelle, son existence⁴⁹. Ces deux approches qui paraissent diamétralement opposées, se rejoignent sur un point : le sens que l'on donne à sa place tant géographique que temporelle et à la place que l'on occupe au sein de la société. Ainsi, la « question de l'espace ne peut être distinguée de la question ontologique de l'être⁵⁰ ». Pour exister, les individus agissent « à coup de mémoire » tout autant que sur fond de projets : « quand nous faisons – comme on dit – retour sur nous-mêmes, nous revenons vers nous à partir des choses sans jamais abandonner notre séjour parmi elles⁵¹ ». Ainsi, chacun se construit à l'intérieur d'un monde par la construction même de celui-ci, construit un territoire en le structurant (délimitation, distinctions, hiérarchies, etc.) et en s'y structurant par un enchevêtrement subtil de liens et lieux. « Être là » semble l'expression de deux bornes de la pensée existentielle : se détacher de son environnement pour s'affirmer en tant qu'individualité; outrepasser ce statut pour établir des relations avec tout ce qui entoure cette même individualité et lui donne sens. Dit autrement, il s'agit de faire milieu⁵².

⁴⁷ André-Frédéric Hoyaux, *Entre construction territoriale...*, *op. cit.*

⁴⁸ Jacques Prévert, *Paroles*, Paris, Gallimard, 1972, p. 57.

⁴⁹ Georges-Henry Laffont, « La figure du réseau au cinéma : coupe(s) mobile(s) pour représenter les dynamiques de l'urbain contemporain », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 10, n° 2, 2015, p. 123-158.

⁵⁰ André-Frédéric Hoyaux, *Entre construction territoriale...*, *op. cit.*, non paginé.

⁵¹ Martin Heidegger, *Essais et conférences*, Paris, Gallimard, 1958, p. 168.

⁵² Augustin Berque, *Poétique de la terre : histoire naturelle et histoire humaine, essai de mésologie*, Paris, Belin, 2014.

Un des résultats aussi bien conceptuel que méthodologique d'Urbffect est de mettre au jour l'idée que travailler le sens de « être là » revient tout d'abord à faire émerger et actualiser à la conscience certains éléments explicatifs (le manifesté objectif). Puis, c'est projeter des éléments non présents dans l'actualité de la conscience d'un individu et ainsi de mettre « à une certaine distance » des événements réels et/ou imaginés (le manifestant subjectif). Enfin, notre travail permet de mettre en lumière les agencements spatiaux qui sont structurants et structurés par le sens donné à l'espace à partir du couple perception-imagination. En existant, en construisant son monde par sa projection dans celui-ci, l'individu appréhende tout autant sa position que son territoire. Ainsi, la construction d'un territoire individuel qui est conjointement affective, émotionnelle et stratégique ne relève pas uniquement d'actes sensori-moteurs mais par l'imagination intentionnelle qui surimpose à l'environnement objectif des éléments non présents mais présentifiés à la conscience de l'être⁵³. Dès lors, c'est autant la *platz*⁵⁴ que la place⁵⁵ de l'individu que l'on cherche à saisir en mettant au jour la dispersion du sens de ses pratiques, de sa gestion de la distance à travers sa situation. Par la mise au jour des rapports d'un individu à l'espace-temps, se manifestent l'étendue, la durée, l'existence qui permettent selon nous de révéler un « être-là », entendu comme moi-ici-maintenant, concrétisation (en situation) de personne-lieux-moments dans l'existence-étendue-durée.

L'homme aménage l'espace et il organise le temps, il « fait avec » et possède une capacité à se placer pour que ses actes aboutissent et que le contrôle pour les maintenir et/ou en développer d'autres soit possible. Chaque individu, avec une plus ou moins grande liberté, avec plus ou moins de capacités, en gérant la distance, nomme des espaces et des moments afin de scander ses relations spatiales et temporelles. Tout individu est un « être-là », par essence affecté, imprégné, par un contexte

⁵³ André-Frédéric Hoyaux, *Entre construction territoriale...*, *op. cit.*

⁵⁴ Martin Heidegger, *Essais et conférences*, *op. cit.*

⁵⁵ Michel Lussault, *De la lutte des classes...*, *op. cit.*

spatial et social, mais capable, de déployer, en fonction des contraintes imposées et des possibilités que ce contexte lui offre et de manière circonstanciée – en situation – son mode d’habiter et son territoire affectif. Distance, proximité, éloignement, attachement(s) renvoient tous aux problématiques de la permanence et du changement, du point de vue de l’individu, mais aussi, du point de vue des espaces, lesquelles questionnent directement la dimension affective du rapport de l’individu à l’espace.

Conclusion

Les parcours individuels, à quelque échelle que ce soit, ne sont jamais totalement linéaires. Ils sont formés de ruptures, de nouveaux départs donnant un sens à notre habiter qui repose sur une tension poussant (plus ou moins fortement ou dramatiquement) à quitter ce que nous sommes pour (tenter de) devenir nous-mêmes. Entre la demeure et l’errance, s’instaure donc une dialectique⁵⁶ ou, dit autrement, entre « l’appartenance » et la « partance », l’habiter ne saurait se réduire à l’un ou l’autre de ces deux pôles qui, ensemble, font vivre un individu. De la sorte, l’individu est le résultat toujours changeant de la rencontre d’une trajectoire personnelle (succession des situations passées et leurs influences, hypothétiques situations futures et leurs influences) et d’un ensemble d’éléments extérieurs formant le milieu de vie actuel. En situation, l’individu mobilise les ressources à sa disposition, ses propres capacités et compétences héritées de ses précédentes expériences et « fait avec » ce que lui offre ou non le territoire pour déployer son action et sa pensée, toutes deux constitutives de son mode d’habiter qui se traduit ainsi par un « être là ».

Cette quête, par la dimension affective du rapport à l’espace nécessite d’être en mesure de mettre l’individu en situation de réflexivité. Cette dernière permet la dissociation entre un temps calculé, abstrait (chronologique) et un temps estimé, remémoré des événements (vécu). Cette réflexivité permet à l’enquêté

⁵⁶ Martin Heidegger, *Essais et conférences*, *op. cit.*

d'énoncer une distance entre des points, des réalités, des lieux, des liens⁵⁷. Ensuite, ce qui entre en ligne de compte est l'évaluation qui est faite de cette distance en termes de proximité et d'éloignement. En cela, « *la distance connote des degrés d'accessibilité et aussi d'intérêt*⁵⁸ ». Cette image mentale contient des points de départ (naissance, événements marquants), un ou plusieurs buts (localisations souhaitées, moments attendus ou souhaités) et de repères intermédiaires (étapes, lieux secondaires, moments secondaires) permettant ainsi de baliser cette existence, de lui donner une orientation, un sens. Ainsi, chaque enquêté rend compte d'un proche et d'un lointain, de places, de faits plus ou moins à proximité ou éloignés du là (lieu et moment) où il se trouve et tient place en mobilisant un « champ de la profondeur⁵⁹ ».

Cette construction, toujours changeante, serait tout d'abord lisible à un instant *t*, à travers l'existence d'un réseau constitué d'attachements et d'ancrages, de rejets et de ruptures, réseau qui souligne le poids des dynamiques émotionnelles dans le jeu proxémique entre mise à distance *versus* mise à proximité des lieux, des autres et même de soi. Dit autrement, cette manière de comprendre le rapport que l'on entretient avec l'espace met l'accent sur « l'instant plongeant ses racines dans une spatialisation intériorisée. L'affect qui lie au territoire est une manière de vivre au présent⁶⁰ ». Nous pensons qu'aucun débat sur le sens, dans le cadre d'une analyse urbaine, ne peut se passer, à côté des dimensions morphologiques, socio-démographiques et structuro-fonctionnelles, de la mobilisation du registre socio-affectif. Celui-ci vient éclairer la constitution préalable des liens entre les individus et l'espace, nécessaire à la compréhension de certains comportements de mise à distance (rejet de certains lieux par certains) ou, *a contrario*, des attitudes caractéristiques de liens de proximité (désir d'être là et pas ailleurs).

⁵⁷ Pierre Veltz, *Des lieux et des liens*, *op. cit.*

⁵⁸ Yi-Fu Tuan, *Espace et lieu...*, *op. cit.*, p. 52.

⁵⁹ Maurice Merleau-Ponty, *Le visible et l'invisible*, Paris, Gallimard, 1964.

⁶⁰ Michel Maffesoli, *La conquête du présent*, Paris, Desclée de Brouwer, 1998, p. 81.

Bibliographie

- Altman, Irwin et Setha M. Low (dir.), *Place Attachment*, New York, Plenum Press, 1992.
- Amphoux, Pascal *et al.*, *La notion d'ambiance. Une mutation de la pensée urbaine et de la pratique architecturale*, Paris, Plan Urbanisme et construction, Ministère de l'Équipement, 1998.
- Ascher, François, *Les nouveaux principes de l'urbanisme*, La Tour-d'Aigues, L'aube, 2001.
- Audas, Nathalie, « La dynamique affective envers les lieux urbains. La place des temporalités individuelles et urbaines », thèse de doctorat, Tours, Université de Tours, 2011.
- Bachelard, Gaston, *La poétique de l'espace*, Paris, Presses universitaires de France, 1957.
- Bailleul, Hélène et Benoît Feildel, « Le sens des mobilités à l'épreuve des identités spatiales : un éclairage par le récit de vie spatialisé et l'herméneutique cartographique », dans : Sandrine Depeau et Thierry Ramadier (dir.) *Se déplacer pour se situer. Place en jeu, enjeux de classes*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2011, p. 25-55.
- Berque, Augustin, *Poétique de la terre : histoire naturelle et histoire humaine, essai de mésologie*, Paris, Belin, 2014.
- Bochet, Béatrice et Jean-Bernard Racine, « Connaître et penser la ville : des formes aux affects et aux émotions, explorer ce qu'il nous reste à trouver. Manifeste pour une géographie sensible autant que rigoureuse », *Géocarrefour*, n° 2, 2002, p. 117-132.
- Bourdieu, Pierre, *La distinction*, Paris, Minuit, 1979.
- Collectif, EhEA, *Espaces habités, Espaces Anticipés. Module 1 : Qualification de l'espace*, Rapport de recherche, 2008, http://citeres.univtours.fr/compo.php?niveau=ipape&page=p_ipape/ipape_online, consulté le 28/07/2016.
- Daignan, Clément et Bastien Goulet, *Habiter et marché immobilier*, mémoire de PFE, Université de Tours, 2012.
- Damasio, Antonio, *Le sentiment même de soi : corps, émotions, conscience*, Paris, Odile Jacob, 1999.
- Dardel, Éric, *L'homme et la terre*, Paris, Armand Colin, 1952.
- Debarbieux, Bernard, « Enracinement-Ancrage-Amarrage : raviver les métaphores », *L'espace géographique*, vol. 43, n° 1, 2014, p. 68-80.
- Giddens, Anthony, *La constitution de la société*, Paris, Presses universitaires de France, 2002 [1987].
- Goffman, Erving, *La mise en scène de la vie quotidienne*, 2 tomes, Paris, Minuit, 1973.

- Feildel, Benoît, « Espaces et projets à l'épreuve des affects : pour une reconnaissance du rapport affectif à l'espace dans les pratiques d'aménagement et d'urbanisme », thèse de doctorat, Tours, Université de Tours, 2011.
- Heidegger, Martin, *Essais et conférences*, Paris, Gallimard, 1958.
- Hidalgo, Maria del Carmen et Bernardo Hernandez, « Place Attachment: Conceptual and Empirical Questions », *Journal of Environmental Psychology*, n° 3, 2001, p. 273-281.
- Hoyaux, André-Frédéric, « Habiter la ville et la montagne. Essai de Géographie Phénoménologique sur les relations des habitants au Lieu, à l'Espace et au Territoire (Exemple de Grenoble et Chambéry) », thèse de doctorat, Grenoble, Université Joseph-Fourier, 2000.
- Hoyaux, André-Frédéric, « Entre construction territoriale et constitution ontologique de l'habitant : introduction épistémologique aux apports de la phénoménologie au concept d'habiter », *Cybergeo : European Journal of Geography*, 2002, <http://cybergeo.revues.org/index1824.html>, consulté le 28/07/2017.
- Hummon, David Mark, « Community Attachment: Local Sentiment and Sense of Place » dans Irwin Altman et Setha M. Low (dir), *Place Attachment*, New York, Plenum Press, 1992, p. 253-277.
- Jalbert, Paul, « Saisir l'acte : une contribution empirique à la sociologie relationnelle », thèse de doctorat, Sudbury, Université Laurentienne, 2016.
- Laffont, Georges-Henry, « La figure du réseau au cinéma : coupe(s) mobile(s) pour représenter les dynamiques de l'urbain contemporain », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 10, n° 2, 2015, p. 123-158.
- Lafamme, Simon, « Le postulat d'un acteur rationnel en sciences humaines : une demi-vérité persistante », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 11, n° 1, 2015, p. 355-375.
- Ledrut, Raymond, *Les images de la ville*, Paris, Anthropos, 1973.
- Lussault, Michel, *L'homme spatial*, Paris, Seuil, 2007.
- Lussault, Michel, *De la lutte des classes à la lutte des places*, Paris, Grasset, 2009.
- Lynch, Kevin, *The Image of the City*, Cambridge (Mass.), The MIT Press, 1998.
- Maffesoli, Michel, *La conquête du présent*, Paris, Desclée de Brouwer, 1998.
- Martouzet, Denis, « Le rapport affectif à la ville, conséquences urbaines et spatiales. Le cas de Fort- de-France », *Annales de Géographie*, vol. 111, n° 623, 2002, p. 73-85.

- Martouzet, Denis, « Le rapport affectif à la ville : premiers résultats », dans Thierry Paquot, Michel Lussault et Chris Younès (dir.), *Habiter, le propre de l'humain. Villes, territoires et philosophie*, Paris, La Découverte, 2007, p. 171-192.
- Martouzet, Denis, *Ville aimable*, Tours, Presses universitaires François-Rabelais, 2014.
- Martouzet, Denis, Hélène Bailleul et Benoît Feidel, « Les justifications de la mobilité périurbaine : mise à l'épreuve de la durabilité dans un espace intermédiaire », dans Matthieu Giroud, Hélène Mainet et Jean-Charles Édouard (dir.), *Les mobilités spatiales dans les villes intermédiaires*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires de Clermont-Ferrand, 2011, p. 11-30.
- Martuccelli, Danilo, « Les trois voies de l'individu sociologique », *Espaces Temps.net*, 2005, Textuel, 08.06.2005, <http://espacestemp.net/document1414.html>, consulté le 25/10/2016.
- Merleau-Ponty, Maurice, *Le visible et l'invisible*, Paris, Gallimard, 1964.
- Pareto, Vilfredo, *Traité de sociologie générale, Œuvres complètes*, Paris, Genève, Droz, 1968.
- Perec, Georges, *Espèces d'espace*, Paris, Galilée, 1974.
- Prévert, Jacques, *Paroles*, Paris, Gallimard, 1972.
- Proshansky, Harold M., « The City and Self-Identity », *Environment and Behavior*, n° 10, juin 1978, p. 147-169.
- Revardel, Jean-Louis, *L'univers affectif, haptonomie et pensée moderne*, Paris, Presses universitaires de France, 2003.
- Robin, Régine, *Mégapolis, les derniers pas du flâneur*, Paris, Stock, 2009.
- Sansot, Pierre, *Poétique de la ville*, Paris, Payot, 2004.
- Sauer, Carl O., « Recent Developments in Cultural Geography », dans Edward Cary Hayes (dir.), *Recent Developments in the Social Sciences*, Philadelphie, Lippincott, 1927, p. 154-212.
- Schnell, Alexander (dir.), *Le temps*, Paris, Vrin, 2007.
- Simon, Herbert A., « Rationality as Process and as Product of Thought », *The American Economic Review*, vol. 68, n° 2, Papers and Proceedings of the Ninetieth, Annual Meeting of the American Economic Association, 1978, p. 1-16.
- Tarde, Gabriel, *Les lois de l'imitation*, Paris, Kimé, 1993 [1890].
- Tuan, Yi-Fu, *Espace et lieu : la perspective de l'expérience*, Genève, In Folio, 2006.
- Veltz, Pierre, *Des lieux et des liens : Politiques du territoire à l'heure de la mondialisation*, La Tour-d'Aigues, Éditions de l'Aube, 2004.